

Chapitre 5

5 - LES OPERATIONS

Pour se rendre compte de la nature des opérations menées par le bataillon, il convient de considérer le terrain, l'adversaire, le problème du renseignement et de rappeler les contraintes auxquelles était subordonné l'engagement du feu.



LES DJEBELS EN FORME D'EPINES DORSALES AGREMENTEES DE PITONS...

Comme le montre la carte, notre zone d'activité comprenait, sur environ une centaine de kilomètres de Bir el Hafey vers le sud, une vaste et morne plaine encadrée de djebels : à l'ouest le djebel Maoussi, le Majouba, le Biam et l'Orbata ; à l'est le Sidi El Ben Aoun et le Sidi Aïch. En forme d'épines dorsales, ces chaînes agrémentées de pitons successifs s'élèvent à des hauteurs de 600 à 1.000 mètres. En se dirigeant vers le nord-ouest, on

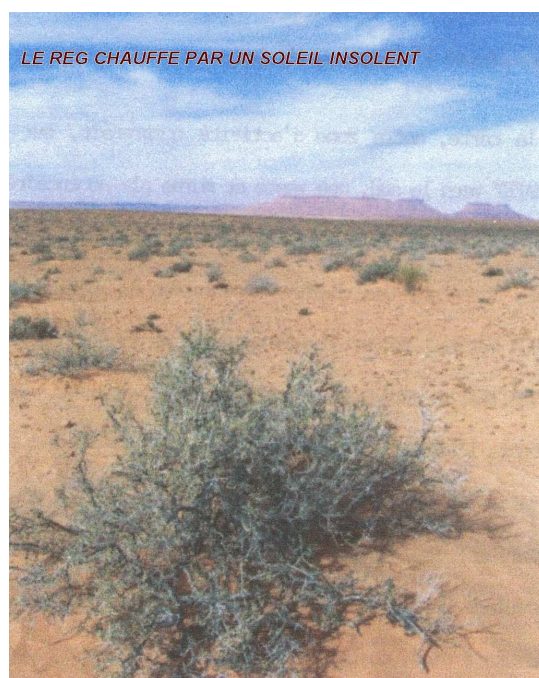
peut admirer en temps normal les ruines de Sbetila, de Kasserine, de Thelepte, et quelques restes des aqueducs romains laissés à l'abandon depuis l'occupation arabe.

La plaine est un véritable reg, traversé de petits oueds à sec d'apparence bien tranquille, d'où s'envolent, intimidées, des compagnies de perdreaux. Sur ce sol lunaire, chauffé par un soleil insolent, se déplace lentement la famille type sud tunisienne : le père, juché sur un bourricot, la mère suivant à pied, chargée de quelques baluchons et entourée de gamins.

La vue s'étend sans obstacles de tous côtés sur plusieurs kilomètres, encore qu'avec nos jumelles -les vieilles Huet réglementaires - nous distinguons mal ce que nos F.S.N.A. ont repéré depuis longtemps à l'oeil nu ; question d'accoutumance.

Dans ce décor, il est difficile pour un européen de se montrer efficace. Pour ma part, de formation littéraire et juridique, la topographie m'est source d'angoisse, à part quelques rudiments mal assimilés à Saint Maixent. Avec une certaine inconscience, ou une perversité bien dissimulée, notre capitaine me confie la carte de la région et le soin de reconnaître les pistes propices à nos déploiements. Puis voyant que je confonds

volontiers thalwegs et lignes de crête, il se résigne à prendre l'affaire en mains. Il n'empêche : un soir du mois d'août, notre compagnie se trouve complètement perdue. C'est la nuit sur place et le lendemain un retour hasardeux dans ce désert, comme sur un océan, pas de



LE REG CHAUFFE PAR UN SOLEIL INSOLENT

points de repère. Seulement peuvent s'exprimer la boussole et la radio quand on ne craint pas le ridicule, ce qui fut le cas.

Eh règle générale, nous partons vers l'aventure avant le lever du jour, comme de bons chasseurs. Bientôt, nos G.M.C. progressent sur les pistes poussiéreuses et nous avons le privilège d'assister au sourire de la journée : l'orient se drape peu à peu de toutes les nuances du violet au rose pâle ; les aspérités du relief s'adoucissent ; des senteurs puissantes, le ronronnement cuivré des moteurs, une certaine fraîcheur même : le tout compose une sorte de symphonie. Puis ce magnifique spectacle s'efface, cédant à place à la dure alliance du soleil et des rochers.

Le soir, par contre, assommés de fatigue, nous avons bien du mal à écouter, comme le suggère le poète, "...comme un long linceul traînant à l'orient...la douce nuit qui marche".

La manoeuvre dite "ratissage" semble facile dans sa monotonie. Le commandant de compagnie observe sans peine la progression (en tirailleurs bien sûr!) de ses trois ou quatre sections. Pour chaque chef de section, la difficulté constante est d'obtenir le respect des distances entre les hommes, vu leur propension à se côtoyer sous le moindre prétexte ou sans aucun prétexte. Mais de toutes façons, ce genre de manoeuvre, après le bruit et le nuage de poussière des camions qui nous ont déposés à pied d'oeuvre, ne peut passer inaperçu ; elle laisse largement le loisir aux "insurgés" de s'évaporer. Au cours de ces recherches, faut-il préciser que jamais nous n'avons nettoyé de mechtas au lance-flammes ni violé de fatmas : nous n'en avons ni les moyens ni le désir !

Quant aux djebels, les anciens d'Algérie peuvent s'en faire une idée exacte s'ils ont parcouru des zones dénudées de toute végétation : un univers totalement minéral, des versants hérissés de rochers de toutes dimensions, des sonnets prometteurs de panoramas grandioses comme d'embuscades faciles.

Dans ce tableau, à l'ouest de notre cantonnement, à environ deux kilomètres, un petit massif sans prétentions mérite cependant un raid de reconnaissance. Sur le versant qui nous fait face, nous découvrons effectivement un poste de guet, un "chouf", sorte de niche circulaire permettant à son locataire de surveiller tous nos mouvements. Au fond de ce trou, nous installons une grenade défensive dégoupillée et coincée sous une pierre plate. Qui sait quel pauvre gamin, peut-être, trouvera sa fin : c'est la triste loi de ces combats.

Ainsi passent ces mois d'été : les ratissages se suivent et se ressemblent, sans pertes humaines dans notre compagnie¹, malgré quelques coups de Mauser reçus de-ci de-là. Les rebelles nous échappent régulièrement ; nous nous sentons un peu frustrés dans notre fatigue, agacés par la fluidité et l'invisibilité de l'adversaire, tout en sentant bien qu'existe une menace permanente, ce qu'on appelle, paraît-il, un "climat d'insécurité".

Un autre danger à signaler : celui des accidents. Dans ce domaine, notre compagnie semble se distinguer, au moins en trois occasions. Au retour d'une opération d'abord : alors que les sections se déséquipent dans la cour le l'école, un tirailleur veut se débarrasser de sa MAT 49 ; il fait partir un chargeur entier de son arme pourtant dotée de plusieurs sécurités, heureusement en la dirigeant vers le ciel...

A quelques jours de là, un sous-lieutenant A.D.L. savoure une petite sieste sur son lit Picot. A côté de lui, sur les matelas, somnole sa section. Un de ses adjoints, manipulant un pistolet, expédie une balle à peu de centimètres au-dessus de l'abdomen de son chef...

On pouvait reprocher à ce dernier, d'autre part, de se tenir trop souvent à proximité du capitaine. Un jour de septembre, il se trouve dans cette position peut-être propice à son avancement ; il est sur une petite crête, debout, les jambes légèrement écartées ; une

estafette arrivant devant lui en contrebas enlève de son épaule sa carabine ; la gâchette se prend sans doute dans une courroie, une balle s'envole et passe exactement entre les jambes du malheureux, à proximité immédiate de ses bijoux de famille. Ce qui l'incite à demander en hurlant son évacuation immédiate ! Et voilà une carrière compromise.

Les fellaghas que nous traquons ainsi constituent des groupes d'environ 100 à 200 combattants. Sont-ils tous volontaires ? On nous les décrit, selon la définition du terme "fellagha", comme des bandits "coupeurs de routes". Mais il n'y a aucune route à couper. Leur motivation profonde - libérer leur patrie soi-disant "martyrisée par la France" selon certains demi traîtres - nous laisse assez indifférents : ce sont pour nous des ennemis, un point c'est tout.

Ces tunisiens disposent d'armes individuelles récupérées au moment de la campagne de Tunisie de 1942, qui mettait aux prises Rommel et les Alliés : fusils Mauser, carabines Beretta, pistolets-mitrailleurs Thompson ; pas d'armes collectives, ni bien entendu de mortiers. Nous ignorons tout de leurs moyens de subsistance ; dans notre région, leur nomadisation paraît totale.



Leur tactique : quand ils ne peuvent nous surprendre, refuser tout combat frontal et se volatiliser dans le djebel le plus proche à notre arrivée, en laissant derrière eux un tireur en charge de nous ralentir.

PISTOLET MITRAILLEUR THOMPSON



Non pas seulement nous ralentir, d'ailleurs, mais nous stopper ; car dès que claque un coup de fusil, tout le monde s'arrête, cherche à voir d'où vient ce bruit, et les radios entament leurs bavardages... Mais c'est une autre histoire !

Dans ce "climat d'insécurité", alors que toute perte de vigilance peut

entraîner la survenance brutale du danger, le rôle du bataillon consiste donc à occuper le terrain par d'incessants déploiements à pied, à interdire toute activité à l'adversaire, à le rechercher et si possible le neutraliser. Dans ce but, le renseignement apparaît nécessaire et les règles d'ouverture du feu contraignantes.

Sur le premier point, celui du renseignement, ce n'était pas, bien entendu, la bataille d'Alger gagnée en 1957. Il fallait pourtant deviner où se cachait le gibier. Toute section éventuellement éloignée de ses soeurs pouvait se trouver soudainement confrontée à une troupe de soi-disant civils porteurs d'armes cachées sous leurs djellabas. C'est ce qui arriva à la section du lieutenant Mazuel. Ce dernier, sommé de se rendre, répondit par une injure mais n'eut pas le temps d'épauler sa carabine et reçut une rafale de Thompson qui ne pardonna pas.

Un événement, que je ne peux dater, comme beaucoup d'autres, montre à quel point nous étions désarmés devant ce genre de difficulté. A la fin d'un ratissage infructueux, au bord d'une piste, à quelques mètres de nos camions, deux fellaghas ramassés par une autre unité, menottes mains derrière le dos, sont accroupis dans la posture des fidèles de Mahomet. Deux gendarmes les ont pris en charge, c'est à dire leur administrent de violents coups de talon dans les côtes et derrière la nuque. Nous n'avions pas à intervenir ; notre

sentiment était pourtant d'indignation devant ces brutalités, imprégnés comme nous l'étions de l'idée qu'un prisonnier désarmé doit être respecté.

Et cependant, quel autre moyen pour savoir où se dissimulait, peut-être à proximité, la bande à laquelle devaient appartenir ces deux malheureux ? Faute d'indications, combien d'autres Mazuel risquaient de périr ?

Un autre aspect de la recherche du renseignement relevait d'un style plus sophistiqué. C'est jour de marché à Bir El Hafey. Toute la population afflue au centre du village dans les premières heures de la matinée. Ceci fait, nos sections cernent le village, empêchant toute sortie. Survient une jeep de la gendarmerie, garnie d'un étrange personnage : hommes ou femme, on ne sait, entièrement dissimulé avec capuche, lunettes noires, visage voilé, longue djellaba. Pendant toute la journée, nous faisons défiler un par un devant cette sorte "d'espion" les hommes du village et des alentours. Et sur ses dénonciations, les gendarmes s'emparent de huit individus et les emmènent. Nous n'en saurons pas plus.

Ce personnage me causera ensuite une mémorable frayeur lorsque, la nuit tombée, installé sur un lit Picot dans ma salle-dortoir, il se relèvera, viendra vers moi et me tendra le bras pour m'offrir non pas le sourire kabyle, mais une poignée d'amandes...

Sur le deuxième point, c'est-à-dire l'engagement du feu, il faut rappeler qu'il ne s'agissait pas d'une situation de guerre classique. S'appliquaient les règles en vigueur dans un pays de droit, avec en particulier la présomption d'innocence. Ainsi monsieur Vincent Auriol demandait instamment "que l'instruction des crimes commis en Tunisie soit faite selon les règles et les garanties de droit ; que dès l'arrestation du présumé coupable, l'instruction soit conduite par un magistrat du Parquet etc..."²

Donc tout tunisien rencontré, de jour comme de nuit, est en principe un honorable citoyen du Protectorat ; et il est interdit de commettre quelque acte hostile, ou même de précaution, avant d'avoir été agressé. Toute action de feu ayant donné lieu à dommage corporel entraîne une enquête de gendarmerie, saisine de la juridiction compétente et souvent, absence de sanction pour d'obscures raisons.

C'est ainsi qu'un soir, assis dans nos G.M.C., en fin d'opération, nous voyons venir vers nous et nous croisons sereinement un groupe de jeunes hommes enveloppés dans leurs longues djellabas, certains portant ostensiblement un étui de masque à gaz...pas question d'interpeller ou de vérifier quoi que ce soit ! Et il est vrai qu'un officier français avait bien dit, un jour de bataille : "Messieurs les anglais, tirez les premiers !".

Peut-être ces conditions expliquent-elles la prudence avec laquelle évolue notre capitaine. Pour compléter les mesures de sécurité personnelle dont il s'entoure, il est toujours flanqué un garde du corps, une sorte de bête humaine muette au regard farouche, d'une race mal définie, qui promène au bout de ses bras démesurés, à l'horizontale, sa carabine U.S. Image caricaturale d'un fidèle serviteur qui nous maintient à distance car il est difficile de ne pas se trouver, quelque moment, dans le champ de nuisance éventuelle de sa pétoire.

Par ailleurs, à la perspective de toute difficulté, notre "trois galons" manque rarement de nous asséner cette mise en garde dont l'élégance débridée ne peut nous échapper : "attention les enfants, dit-il, on va avoir les cuisses propres !".

En définitive, en dehors de quelques embuscades de nuit montées avec conviction (aucun accessoire métallique, vieilles chaussettes par-dessus les godillots) mais peu fructueuses, nos opérations se limitent à ces laborieux périple avec, entre chacun, un ou deux jours de repos. Il arrive que la démonstration se termine au pied d'un djebel ; c'est à ce moment que l'adversaire, qui nous a vu approcher depuis des heures, nous souhaite la bienvenue à coups de Mauser puis détale vers les crêtes. A ce moment, pour le poursuivre en escaladant les éboulis, rien de meilleur que de lâcher "à priori" quelques petites rafales de P.M. pour se donner du coeur à l'ouvrage. Dans cet exercice, la MAT 49, robuste et

maniable, s'avère un très bon outil, sa portée demeurant toutefois modeste.

L'une de ces crêtes, que le capitaine me recommanda un jour d'explorer après avoir un peu bousculé ses habitants, me parut extraordinaire. Qu'on imagine un sommet aplati, rectiligne, d'une cinquantaine de mètres de longueur, creusé tout du long par une sorte de tranchée naturelle, celle-ci protégée sur ses deux flancs par des parois rocheuses hautes de plusieurs mètres, percées à leur base de plusieurs ouvertures donnant vue sur la plaine, comme des ouvertures de casemate : peut-être les paras allemands de Monte Cassino n'étaient-ils pas mieux installés. Mais pour l'heure, les tunisiens y ont abandonné une besace de type militaire et des tranches de pastèque ; butin vite consommé de peur qu'il ne se gâte.

Dans ce boyau, quelques lascars décidés et correctement armés auraient pu, me semble-t-il, résister pendant longtemps à un bataillon entier. Mais ce n'était pas le cas : parvenus à l'extrémité de cette petite forteresse, nous apercevons sur les pentes voisines quelques individus, leurs djellabas flottant au vent de leur fuite éperdue.

A ce moment, l'ordre nous parvient du capitaine resté dans la plaine "...de nous installer sur place pour la nuit en position défensive...", ce qui nous paraît inadapté aux circonstances. Puis un nouvel ordre : "descendez nous rejoindre ". Mouvement sans doute plus raisonnable qui nous laisse le loisir de voir affluer, encore un coup, des renforts motorisés et blindés qui nous semblent tout à fait superflus.

Il est vrai qu'au niveau d'une section, le déroulement général de l'opération nous échappe. Nous ignorons si 150 "héros de la Libération" ne sont pas cachés à proximité, désireux d'utiliser la nuit pour venir nous estourbir !

Nous restons quand même des parachutistes. C'est pourquoi, dans le courant de ce bel été, nous sommes invités à effectuer à partir de D.C.3 deux sauts baptisés "sauts d'intimidation". Que l'on me pardonne cette dernière anecdote personnelle : au deuxième saut, je tombe sur un sol dur comme pierre - rien à voir avec les douces prairies paloises - entre une margelle de puits blanchie à la chaux et un énorme buisson de cactus. Me relevant avec peine, épistaxis et vertèbres "endolories", je me trouve en présence d'une cohorte d'énormes matrones jacassantes, pas intimidées pour un sou ; elles commencent à palper l'étoffe de mon parachute et je les devine impatientes de s'en tailler de confortables sous-vêtements. Je pense au Conseil de Guerre ; ne voulant perdre ni la face ni cet objet de convoitises, je rembobine prestement les suspentes et file vers mes camarades dont certains, grâce à ces deux sauts, auront peut-être conservé cette année-là leur solde à l'air. Dernier détail : pour ces sauts, nous n'étions pas armés : ne pas confondre intimidation et provocation !

A cette occasion, pour clore ce chapitre, j'avais pu, comme au cours du stage de saut à la B.E.T.A.P. observer les F.S.N.A.³ : à l'entrée de la carlingue du JU 52 ou du DC3, leur visage prenait une couleur de cendre. Mais à l'arrivée au sol, quelle exultation, quelle jubilation !

¹ A part la mort du lieutenant Mazuel relatée plus loin.

² Louis Periller ; opus cité ; page 173.

³ Quelques promotions de brevetés étaient composées de F.S.N.A. Dans la mienne, un seul refus de saut sur 15 participants.